

Léo Agogué résiste à la SNCAC (usine d'aviation), son lieu de travail : il transmet les plans des terrains de l'aéroport à M. d'Ambert, futur dirigeant du mouvement Libération-Nord, propose 5 minutes de silence le 11 novembre et écoute les radios étrangères. Il est arrêté le 25 novembre 1942 sur dénonciation. Il a 32 ans. Incarcéré au Bordiot - la prison de Bourges, Orléans puis Compiègne d'où il part le 23 janvier 1943 pour le camp de concentration de **Sachsenhausen**, puis est affecté au Kommando Heinkel du 12 février 1943 au 29 mars 1945. Il est libéré le 3 mai 1945 par les Russes et rapatrié le 22 mai. Matricule 58216.

[Le transport]

Un appel sur la place de Compiègne : les partants sont isolés du reste du camp. Je fais partie du nombre. [...] Une boule de pain et un morceau de saucisson nous sont distribués. En rang par cinq, les colonnes de notre triste cortège sortent du camp, encadrés de gardiens armés, pour traverser la ville et gagner la gare à pied. Nos gardiens nous font prendre le pas de course vers notre train et c'est en pleine cacophonie qu'ils nous enfournent dans des wagons à bestiaux. Nous sommes environ 60 hommes dans chaque wagon prévu pour 40. De l'extérieur, les portes coulissantes sont refermées et les loqueteaux verrouillés à grand bruit. Le voyage sera long. [...]

[L'arrivée au camp]

25 janvier 1943 : nous débarquons à la gare d'Oranienburg, éloignée du camp. Nous partons en colonne par cinq et c'est presque en courant que nous faisons le trajet jusqu'au camp, les plus valides soutenant ceux qui ne peuvent plus avancer.

De l'interminable attente sous le vent toujours froid de Sachsenhausen naît une sourde angoisse qui s'installe dans les cœurs. Les détenus sont comptés, recomptés indéfiniment, sans cesse harcelés par des individus vêtus du fameux pyjama rayé qui s'avère vite être une tenue de bagnard. Le triangle et le numéro matricule apposés sur la veste, à gauche, sont là pour en attester.

C'est bien dans un véritable bagne que nous allons vivre maintenant.

Une porte s'ouvre, nous pénétrons dans un baraquement inondé de lumière : « Tu n'es déjà plus un homme et dans quelques instants, tu ne seras plus qu'un numéro. [...] J'ai le matricule 58216. Nous entrons dans une autre pièce : dépouillement systématique de tous nos vêtements, bijoux, montres, alliances. Les vêtements sont enfournés dans un sac de même que souliers, portefeuilles, porte-monnaie. Le matricule, inscrit au crayon bleu sur le sac. Nus, nous sommes projetés dans une autre salle où nous affrontons le coiffeur amateur : plus un cheveu, plus un poil ne subsiste. Cette opération hygiénique est suivie d'un contrôle des poux avant la salle des douches où le préposé envoie une averse d'eau glacée ; armés d'un pinceau, des détenus enduisent toutes les parties fraîchement rasées de notre corps d'un liquide désinfectant.

Enfin l'habillement. En file indienne, chacun se voit jeter à la face, sans aucun souci de taille ou de pointure, une chemise, un caleçon, une veste et un pantalon rayés faits d'un rêche tissu synthétique et deux morceaux de toile à utiliser comme chaussettes russes. La distribution se termine avec une paire de galoches à semelles de bois. Brutalement éjectés de la baraque d'habillement, chacun s'affuble du mieux qu'il peut et ajuste ses défroques. Incroyablement las, gelés, nous attendons d'être en nombre suffisant pour être dirigés vers les Blocks de quarantaine. Nous recevons deux bandes de tissu blanc : au pochoir nous peignons un triangle rouge, notre numéro matricule et un « F » indiquant la nationalité. L'une des bandes est cousue sur le côté gauche de la veste à hauteur du cœur, l'autre sur la jambe droite du pantalon à hauteur de la cuisse.

Cette fois, c'en est fait de l'homme ; le « Häftling¹ » est né. Voilà comment on fabrique¹ un bagnard : on le déshabille, on le tond, on le douche, on le désinfecte, on l'affuble d'une tenue rayée frappée d'un numéro matricule et c'est terminé ! L'homme cesse d'être humain, il est devenu un numéro avec un triangle de couleur, une lettre et quelques chiffres, englouti dans un monde nouveau, inconnu, hostile, qui défie l'imagination.

¹ Détenu dans un camp.

Dernière formalité d'entrée, le passage à la photo du service anthropométrique. Assis sur une chaise, nu-tête, une ardoise portant son numéro matricule devant soi, chacun se présente à l'objectif. Tout un système de glaces permet de se voir de face, de profil, de trois quarts. Nous ressemblons à des bandits de bas étage.

[La vie au camp]

Au bout de quinze jours, nous avons appris à marcher au pas, à tourner à droite, à gauche, par demi ou quart de tour, à enlever nos bérets de la main droite : au commandement « Mützen ab² ! » six cents détenus ôtent le bonnet de la main droite et le rabattent sur la jambe droite dans un seul claquement. Nous apprenons en allemand notre numéro matricule.

[Evacuation]

Oranienburg-Sachsenhausen est aussi le seul grand camp à connaître à la fin de la guerre une « Marche de la Mort » entamée sur 250 km par trente à quarante mille êtres humains, hommes et femmes qui, sur les routes, laissent derrière eux des chapelets d'agonisants achevés d'une balle dans la nuque, en présence de délégués impuissants de la Croix-Rouge internationale. La Marche de la Mort fait neuf mille victimes.

Le 22 avril 1945, un détachement de soldats soviétiques et polonais libère les trois mille moribonds restés au camp.

Selon les statistiques retrouvées, 204 537 détenus sont entrés à Oranienburg-Sachsenhausen entre le 12 juillet 1936 et la mi-avril 1945 ; 100 167 d'entre eux, c'est-à-dire la moitié, y ont été exterminés.

Source :

Témoignage de **Léo Agogué**. Extrait. Plaquette éditée pour le 45^e anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher). AD 18 – Br 4° 1464

² Otez vos calots